

Usages du livre de jeunesse à l'école

Animatrice : Martine Martinel (formatrice IUFM Toulouse)

Intervenants : Christian Poslaniec (chercheur, auteur)
Brigitte Louichon (IUFM Aquitaine, auteur)
Dominique Korach (éditrice, Nathan)
Nadia Roman (auteur, enseignante)

Martine Martinel

Je dirai en préambule que la littérature de jeunesse au collège a connu des sorts variés. Elle a encore parfois du mal à s'installer. Bien que nous ayons depuis une dizaine d'années une liste non pas prescriptive mais indicative, on rencontre encore beaucoup de réticences à lui donner toutes ses lettres de noblesse dans l'enseignement du français. Même s'il y a un certain nombre d'ouvrages qui sont prescrits, beaucoup de collègues considèrent que c'est une sous-littérature ou lui contestent le titre de littérature. D'ailleurs, dans les textes officiels, nous parlons de livre de jeunesse, terme qui inclut le documentaires et autres, et non pas toujours de littérature de jeunesse. On se pose aussi beaucoup de questions sur les valeurs qu'elle véhicule. Est-elle un seuil nécessaire pour passer ensuite à ce qu'on va appeler la littérature patrimoniale ? Avec quand même cette idée de hiérarchisation des valeurs. Est-ce qu'il s'agit de vraie littérature ? Y a-t-il de vrais auteurs ? Ou des faiseurs ? Comment fait-on la part entre les éléments qui vont apporter aux élèves du collège de quoi se construire, de quoi se reconnaître, donner le goût de lire qui est un maître mot dans le texte officiel, et aussi s'en servir comme support pour participer à la maîtrise des discours ? Donc, c'est un peu une valse hésitation entre : c'est l'objet en soi qui est utile, et : c'est un support pratique.

On ne sait pas toujours comment utiliser cette littérature, on la découpe en tronçons dans les manuels scolaires, on y reviendra tout à l'heure. On la scolarise parfois à l'excès. En la scolarisant, on se demande parfois si l'on ne vient pas heurter le goût des élèves dans leur lecture privée. Quelques collègues le font de façon obligée avec l'idée que c'est forcément ennuyeux et mauvais et d'autres, au contraire, qu'ils la valorisent. Donc, ce sont les questions sur lesquelles nous réfléchissons depuis presque dix ans en ayant aussi l'idée que la littérature de jeunesse est faite de littérature dite patrimoniale, sans cesse revisitée, avec ce va et vient intertextualité, ces lieux de reconnaissance. Et puis, c'est aussi une façon de faire entrer dans le collège une littérature vivante, contemporaine en prenant plus de risques.

J'aimerais demander si ce même débat se pose d'autres façons à l'école primaire. Nous souhaitons, malgré le nombre, que cet atelier soit un vrai atelier, que ça ne fonctionne pas comme une grand messe avec des prises de paroles, certes passionnantes mais un peu doctorales. Nous désirons privilégier un vrai échange avec la salle. Je donne la parole à M. Poslaniec, le père de la liste, dont les travaux nous ont beaucoup aidés. Notamment ses réflexions sur les valeurs et aussi sur l'usage.

Christian Poslaniec

La littérature de jeunesse à l'école, d'une façon générale, démarre en 1989. Avec le rapport Migeon, un recteur qui animait l'Académie de Lille, à cette époque, et à qui un ministre de l'Education Nationale qui s'appelle Lionel Jospin, a demandé un rapport sur la lecture. J'ai rencontré à cette époque le recteur Migeon puisque je faisais partie des pionniers de la littérature de jeunesse avec beaucoup d'autres. La littérature de jeunesse était interdite à

l'école, à cette époque, parce que c'était du commerce. C'était comme ça qu'on disait à l'Education nationale, au 110 rue de Grenelle, même si par ailleurs, il y avait des manuels scolaires, mais là, ce n'était pas du commerce. Vous voyez, il y avait un hiatus dès le départ. Au Syndicat national de l'édition, il y a deux groupes distincts : un groupe littérature de jeunesse et un groupe scolaire qui s'occupe davantage des manuels. C'est une concurrence, ce n'est pas forcément une opposition. C'est donc ce rapport qui a spécifié l'introduction à l'école primaire de la littérature de jeunesse, c'était la dernière proposition qui a fait démarrer le plan lecture en 1990. Il a été suivi par quelque chose d'équivalent dans le second degré à partir des instructions officielles de 95, 96, 97 et puis ce plan de lecture, bon an mal an, a continué à vivre sous des apparences différentes. A un moment donné, il s'est davantage réorienté vers les BCD. On a en recréé partout, alors que c'était une expérience qui avait relativement échoué. Après c'est Jack Lang qui, ministre de l'Education nationale, en a fait une affaire importante. On en est encore à dire qu'il essayait de faire le ministère de la Culture au ministère de l'Education nationale. Effectivement, il y a eu quelque chose de ce genre qui a laissé des traces, et c'est à partir de là qu'il y a eu une présidence du groupe de choix des livres, avec Henriette Zoughebi. J'ai pris sa succession deux ans après et j'y suis toujours. Je précise qu'en réalité, je fais partie de cette commission de choix depuis 1990 puisque Promolej, l'organisme que j'ai créé pour la promotion de la littérature de jeunesse à l'école, existait bien avant et s'est chargé des premières expérimentations.

C'est une très brève présentation. Je n'ai que deux choses à dire sur mes convictions par rapport aux questions posées. Premièrement, quant on parle de livres ou de littérature, il faut s'interroger sur la littérature et plus particulièrement sur la littérarité, un vieux concept de Jakobson qui n'a jamais été démontré, j'espère le faire un jour mais il faudra encore beaucoup de temps. Je sais qu'il y a des gens qui travaillent là dessus, ça revient à la mode alors qu'on a abandonné cette approche depuis environ dix ans. Tant qu'on ne saura pas ce qu'est la littérature, ce n'est pas la peine de dire : ça c'est bien, ça ce n'est pas bien. Et tant qu'on statuera sur les instructions officielles de 2002 qui ont introduit les théories de la réception à l'école, c'est le lecteur qui décidera de la littérarité de ce qu'il lit et non pas des institutions extérieures. Deuxièmement, en tant que chercheur, dans l'une des recherches que j'ai menées à l'Institut National de Recherche Pédagogique, on a démontré qu'au CE1, tous les enfants avaient le désir de lire. Je dis bien tous les enfants, à une ou deux unités près. Ils veulent tous aimer lire. Alors, que se passe-t-il pour que certains perdent ce goût en cours de route ?

Brigitte Louichon

Moi, j'interviens, théoriquement en tant qu'auteur de manuels mais je dirais que ces manuels ne sont que l'expression de recherches et surtout de la formation d'enseignants du 1^{er} degré autour de la question de la littérature. En entendant ce matin avec bonheur Mme Mzali parler avec tant de brio, d'élégance et de pertinence des enjeux du littéraire à l'école, je pensais que lorsqu'on est enseignant, la question qui se pose est : oui, d'accord, mais comment je fais ? Et c'est exactement les questions que je me pose tout le temps. Que font les gens dans leur classe quand ils disent qu'ils font de la littérature ou quand ils disent qu'ils n'en font pas ? D'autant que ce matin, il y a un mot qui n'a jamais été employé, qui est le terme de discipline. C'est-à-dire que la littérature à l'école primaire est devenue une discipline, ce qui est bien différent d'un support. Non seulement une discipline mais la discipline majeure de l'école primaire en terme horaire. Ça veut dire que les enseignants de cycle 3 sont sommés de faire une heure de littérature par jour, ce qui n'est pas une heure de Français. Pendant une heure, on doit se poser des questions littéraires, on doit travailler sur la littérature et donc il me semble que la question que se posent tous les enseignants, les chercheurs et les formateurs c'est : comment on fait quand on a un public qui est polyvalent, non spécialiste de littérature ? Les questions de littérature, de littérarité, de réception ne sont pas des concepts avec lesquels les gens sont à l'aise. Les programmes de 2002

ont développé une stratégie qui me semble extrêmement efficace qui est de dire : allez-y, plongez, de toute façon, vous êtes obligé. Il y a une liste, dix œuvres à lire par an, etc. plongez, on verra bien plus tard. Je pense qu'il est temps de faire un bilan et cette table ronde s'y prête, de faire un bilan sur les usages. Il est très difficile de dire de manière un peu documentée ce que sont effectivement les pratiques des enseignants. On peut dire ce que chacun fait dans sa classe mais avoir des chiffres, c'est assez difficile.

Je voudrais vous rendre compte d'une enquête que j'ai menée l'an dernier, en Gironde auprès d'enseignants de cycle 3, enquête mise en œuvre dans le cadre d'animation pédagogique de cycle 3. Les enseignants qui ont répondu à ce questionnaire étaient en animation obligatoire. Donc j'avais tous les enseignants de cycle 3 des circonscriptions avec lesquelles j'ai travaillé. J'ai un échantillon de 500 enseignants, soit 1/3 des enseignants de cycle 3 de Gironde. Ce qui me paraît assez significatif. Je signale aussi que ce travail a pu se mener grâce à l'aide des Editions Magnard qui m'ont aidée à traiter les données. Quant on parle de partenariat dans la recherche, on pense souvent à la médecine, la biologie et à la physique. On ne parle jamais des sciences humaines et à fortiori, jamais de la littérature. Je pense qu'il y aurait des partenariats à nouer entre la recherche et par exemple, l'édition sur ce qui se passe, ce qui se fait, etc.

C'était une parenthèse. Je vais vous donner des chiffres, c'est souvent plus intéressant. La première question est : qu'est-ce que les programmes ont changé dans votre manière de faire classe ? 35 % répondent que l'introduction de la littérature a changé leur manière de travailler. Je ne commente pas ces réponses, on verra après. 76 % des enseignants de cycle 3 et 88,6 % des écoles possèdent des séries ou des demi séries de livres, dans la classe, ou dans l'école. La quasi-totalité des écoles sont équipées de séries. 78 % de ces enseignants achètent eux mêmes des livres de littérature jeunesse et 64 % en empruntent en bibliothèque. Je continue mes chiffres un peu arides. 71 % décident en réunion de cycle de l'achat de livres et 56% des répartitions des lectures dans les classes. 70 % des enseignants disent qu'ils font aussi de la littérature parce que c'est un bon moyen d'intégrer et d'intéresser les élèves en difficulté. Par rapport à certains discours qui tendraient à laisser penser que les objectifs assignés aux enseignants de cycle 3 sont hors de portée des élèves, cela me semble un chiffre tout à fait intéressant. Parce que ce sont les enseignants de terrain qui disent que- je ne dirais pas un outil - mais un objet à mettre entre toutes les mains. 90% des enseignants ont lu une œuvre complète avec leurs élèves. Au moins une, souvent beaucoup plus.

Il me semble que ces quelques chiffres manifestent de manière très claire une chose très importante : c'est que les livres sont entrés dans la classe. Ce qui n'était pas du tout évident, il y a encore 10 ans. Je me souviens pour être formatrice de PE2 depuis un certain nombre d'années, que lorsque je demandais à mes PE2 lorsqu'ils partaient en stage de faire lire un roman à leurs élèves, c'était une véritable galère. Matérielle, c'est-à-dire, comment je vais faire pour trouver des livres ? Souvent, parce que les PE2 sont des gens sérieux et motivés, ils achetaient avec leurs deniers des mini séries pour aller travailler dans les écoles. Maintenant, la question ne se pose plus. Donc les livres sont rentrés massivement dans les classes, ce qui explique certains chiffres du côté de l'édition jeunesse. Par exemple, dans le numéro spécial de livre hebdo sur le marché du livre en mars 2006, dans le classement sur les poches jeunesse, *L'œil du loup* est 9^{ème}. 72 000 exemplaires en 2005. *L'enfant océan* de Mourlevat, 52 000 exemplaires. Il est évident que ces titres-là, par delà leur qualité et le public qu'ils auraient sans doute trouvé autrement, n'ont pu atteindre de tels chiffres que parce que ce sont maintenant des classiques scolaires. A propos de *l'enfant océan*, un chiffre : 71 % des enseignants en ont entendu parler. Et 42 % l'ont lu. Cela me paraît vraiment des chiffres très importants. Ou encore un autre classique *Histoire à quatre voix* d'Anthony Brown qui n'est pas un texte facile d'accès et dont les mises en œuvres pédagogiques sont assez calamiteuses de manière générale, il n'empêche que 76% en ont entendu parler et 63% l'ont lu.

Les livres sont donc entrés dans les classes. La question qui demeure mais je vais m'arrêter là, histoire de ne pas y répondre, c'est qu'est-ce que les gens en font ? Et je pense que *l'Histoire* d'Anthony Brown est un bon exemple. C'est-à-dire que nous avons un livre qui est entré massivement dans les classes sous des formes variées et qu'on peut se poser des questions sur certaines pratiques ressortissant à cet ouvrage. On peut se demander si elles concourent à l'objectif ou aux objectifs qui sont assignés à l'enseignant dans le domaine de la littérature à l'école.

Dominique Korach

Il se trouve que je suis dans une maison d'édition de jeunesse et une maison d'édition scolaires et c'est vrai qu'il y a une forme de dichotomie. Moi je représente l'édition de jeunesse chez Nathan. J'ai été, à un moment donné, editrice scolaire. Et j'ai commencé dans l'édition bien avant le rapport Migeon où ces clivages n'étaient pas aussi nets parce que les éditions jeunesse n'avaient pas cette force. J'étais dans une toute petite maison d'édition où l'on publiait ce que l'on aimait. On vous l'a expliqué, l'éditeur a ce privilège et on ne se posait pas la question des limites. C'est une petite maison d'édition qui a fait faillite avec cette politique éditoriale et j'ai encore le plaisir de voir dans les classes des ouvrages publiés à l'époque, une collection qui s'appelait *Dynamir le géant* qui avait été traduite de l'anglais et illustrée par Quentin Blake qui reste un des plus grands illustrateurs. En Angleterre, c'était de la littérature pour enfants qui a été reprise par cette maison d'édition pour l'offrir aux classes. Comme vous l'avez dit, on sait que les enfants de 4 à 7 ans aiment lire et cette collection a fait les beaux jours à l'époque de la maison d'édition, et elle est toujours dans les écoles. Comme quoi, il n'y a pas seulement *L'œil du loup*, il y a aussi des ouvrages beaucoup plus modestes dans leur présentation mais qui deviennent aussi des classiques d'une certaine façon méconnue.

C'est vrai que nous sommes maintenant dans une forme de concurrence entre l'univers scolaire et l'univers de jeunesse. Je crois qu'il faut que nous évoquions la concurrence économique. Vous dites que l'on a pallié les problèmes pratiques mais on a aussi des problèmes de budget. Comme j'ai les deux facettes dans la maison d'édition chez Nathan, je me suis laissé dire que lorsqu'il y a eu ce développement de la littérature et l'entrée massive des œuvres dans les écoles, il y a eu moins d'achats de manuels scolaires. Je ne dis pas qu'il faut le regretter, il faut juste noter que nous avons un problème de budget pour vous. Car c'est vrai que l'âge des pionniers est dépassé, et c'est très bien.

Il y a donc une connaissance de cette littérature, pourtant, dans le petit sondage que j'ai fait avant de venir auprès de quelques collègues à Paris, on m'a bien expliqué que la littérature de jeunesse était juste un passage obligé pour les enfants qui ne savent pas lire... C'est simple, c'est facile et après pour certains, on passera à la littérature. On lira Maupassant, etc. Mais il est certain que si les pionniers maintenant ne sont plus isolés, si l'on constate aussi l'impact de la liste du cycle 3 qui dans un premier temps a fait vendre, on voit maintenant après quelques années, cette appropriation par un plus large public enseignant. On voit à présent émerger dans nos ventes des ouvrages que nous n'avons pas particulièrement soutenus par des fiches pédagogiques ou des textes officiels. Il y a donc une demande de votre part pour une connaissance de cette littérature qui montre que d'eux-mêmes, les enseignants savent se repérer. Mais quand on regarde un peu rapidement, il n'en reste pas moins qu'il faut encore avoir un œil exercé. Il faut avoir une certaine compétence, c'est vrai. Et nous sommes là ensemble pour essayer de l'enrichir, pour pouvoir choisir ce qui vous donne envie de transmettre à vos élèves.

Voilà un éclairage d'éditeur, je ne suis ni auteur, ni enseignante mais l'éditeur a ce choix fondamental de sélectionner ce qu'il aime. Je crois que comme dans beaucoup de maisons d'éditions, il y a cet échange entre les auteurs et les éditeurs qu'a décrit Pierre-Marie Beaude. C'est-à-dire que nous laissons une liberté aux auteurs et que nous publions ce que nous aimons. Ce qui demeure une constante dans beaucoup de maisons d'éditions. Moi, ce que j'aimerais, c'est qu'on

puisse s'appuyer sur tout ce qui se fait depuis quelques années, à la fois par ce qui devient des programmes et aussi une maîtrise par les enseignants et une connaissance de cette littérature pour aller plus loin. Il y a beaucoup d'expériences qui ont été citées, des concours, des rallyes, des nuits de la lecture, des lectures à haute voix. Les manuels scolaires aussi qui s'ouvrent à de nouveaux textes. Nous espérons que les extraits de texte, les anthologies aident à rentrer dans cet univers de la littérature, et nous souhaitons savoir comment agir pour faire connaître ce que nous, nous avons envie de publier. Et c'est là qu'il faudrait qu'il y ait un échange avec vous.

Nadia Roman

Jusqu'à présent, je me présentais en disant que j'avais deux casquettes mais depuis que j'ai lu Christian Poslaniec, je vais me présenter avec une casquette et deux visières. Je suis auteur aux éditions du Ricochet où j'écris des albums pour les enfants, je suis aussi enseignante. Je suis une jeune auteure et une vieille enseignante. J'ai été très longtemps institutrice en maternelle, je suis maintenant institutrice en adaptation scolaire depuis sept ans. Et j'ai des enfants, ça me fait donc au moins trois visières. Puisqu'on parlait du goût de lire, de savoir comment on pouvait utiliser ces albums jeunesse pour donner aux enfants l'envie de continuer, je trouvais que ce que vous disiez sur la possibilité qu'ont les éditeurs de choisir ce qu'ils aiment, on peut bien se l'approprier. Et se dire aussi qu'on peut pour une fois se permettre une grande part de subjectivité, qu'il faut vraiment en profiter, plonger dans la littérature et on verra bien après. Se dire que l'on réfléchira à posteriori, c'est parfois bien mieux que de beaucoup réfléchir avant et de ne rien faire derrière. Donc, je me sens très autorisée en tant qu'institutrice, en tant que mère de famille et en tant qu'auteur à dire et à lire ce que j'aime et en général, ça marche plutôt bien.

Comme tous les enseignants, je me sers d'albums jeunesse à l'école, parce que je travaille en priorité avec le cycle 2. Si je leur trouve de nombreuses vertus pédagogiques, en fait, je n'aime pas du tout les massacrer en les décortiquant. J'ai insisté ce matin non pas sur la part pédagogique mais sur la part de plaisir qui peut être transmise par le choix des albums. Ce qui reste fondamental, c'est évidemment le socle culturel commun que l'on peut construire au travers des albums, même en ne les choisissant pas obligatoirement dans les contes, dans les mythes, ni dans les *Père Castor*. Dans la littérature écrite aujourd'hui, on fait bien sûr référence à tout ce qui va construire les enfants et tout ce qui va leur permettre de se retrouver ensemble devant ces choses à apprendre qui paraissent si gigantesques, alors qu'ils n'ont pas perçu encore pourquoi ils étaient là, et ce à quoi cela allait leur servir.

En littérature générale, je suis la fille spirituelle d'Albert Camus et dans mon boulot, je fais souvent référence à René Diatkine, une personne qui a structuré ma pensée avec ses mots, chez qui j'ai retrouvé vraiment tout ce que je pensais à priori. Et lui m'a convaincue que finalement, parfois je disais des bêtises mais parfois, je n'en disais pas... Ce qui me paraît très important dans les albums, surtout avec les élèves qui ne vont pas bien avec lesquels je travaille, c'est de retrouver les permanences : de les lire, de les relire, de leur proposer des choses stables dans lesquelles ils vont se retrouver et qu'ils vont reconnaître et fréquenter de plus en plus. Je pense qu'une partie du goût de lire peut venir de cette contenance par les mots. La plupart ont beaucoup de mal dans l'accès au symbolique, pour mille raisons, et le lien entre l'iconique et le symbolique qu'offrent les albums jeunesse me paraît assez évident comme moyen pour les accompagner, pour faire ce lien dont ils auront besoin le jour où ils lâcheront les images pour n'avoir que des mots. Parce que cela arrivera bien à un moment donné. Mais malgré tout, ils vont bien en avoir besoin pour continuer dans leur apprentissage.

Et tout ce qui est de l'ordre de la projection, de l'identification me paraît évidemment fondamental.

On ne parle que de lire mais je crois que la fonction essentielle de notre boulot sera certainement de les amener à écrire et à produire de l'écrit pour prendre du pouvoir sur ces

petits signes absolument incroyables qu'on voit sur du papier, on se demande bien à quoi ça sert. Je crois que dans un climat contenant ce qui peut apporter une classe où on travaille sur de la littérature jeunesse, on va favoriser un moment où les enfants ne vont peut-être pas obligatoirement s'exprimer dans un premier temps, mais en tout cas vont pouvoir se lâcher, s'autoriser à faire des erreurs, à faire des fautes, à dire des choses pas très bien mais aussi à dire des choses tout simplement. Et à commencer à s'approprier cette langue qui évidemment, en passant par eux, pourra se reconstruire. Travailler sur leurs erreurs et y revenir, faire cet aller retour entre les mots qui sont à peu près bien agencés que proposent les adultes et les leurs, et finir par diminuer la distance.

Pour la lecture plaisir, ce que j'ai fait à la maison - ça n'a pas trop mal marché-, je l'ai toujours fait à l'école, même quand j'avais une grande classe et maintenant que j'ai une petite classe, je continue à le faire : je lis jusqu'à que les enfants me proposent de lire avec moi à deux voix et puis après, de lire tout seul. Uniquement pour le plaisir. Parce que ce sont des enfants qui fréquentent rarement les écrits, qui fréquentent rarement des gens qui leur lisent des histoires et que c'est un peu comme une berceuse, en fait, un moment de plaisir. Et puis, je me dis que s'ils ne fréquentent pas le plaisir, il n'y aura pas de désir, donc il faut bien amorcer la pompe de cette manière-là.

Je suis embêtée... aujourd'hui, j'avais prévu l'exemple d'un travail fait avec un bouquin de Christian Poslaniec. J'en parle ou je n'en parle pas ?

Martine Martinel

Je crois que l'intérêt, c'est d'en parler, de faire comme s'il n'était pas là.

Nadia Roman

Donc je vais donner l'exemple d'un travail et puis, un peu après, de mon boulot d'auteur. C'était avec un groupe d'élèves de CE2, il y a deux, trois ans. Il s'agissait d'enfants très peu lecteurs et avec d'énormes problèmes de personnalité, assez troublés, un groupe où je travaillais en prévention tertiaire. Et Monsieur Poslaniec venait de sortir un bouquin qui s'appelle... qui part comme un conte et qui se réfère aux mythes sur la fin.

Christian Poslaniec

J'apprécie. Cela s'appelle *L'agripponne anorexique* et c'est paru aux éditions du Ricochet, ça, c'est pour la page de pub.

Nadia Roman

Je l'aurais fait puisque je suis éditée aux mêmes éditions !

Ce livre est illustré par Pef et écrit par Christian Poslaniec. C'est un bouquin difficile à lire pour des enfants quasiment non lecteurs mais j'étais dans l'entre deux où on a souvent des difficultés avec les enfants un peu grands parce qu'ils sont en retard et mauvais lecteurs. Au bout d'un moment, les albums pour les petits ne sont plus très intéressants pour eux, et les albums pour les grands sont trop difficiles. Je me suis dit que dans la mesure où je commençais à lire, je lirai. Donc j'en ai lu beaucoup, et eux pas beaucoup, en tout cas au début. Mais il s'est passé des choses tellement incroyables avec ce livre que je voulais vous en parler.

Il y a d'abord eu la lecture complète de l'album qui est assez long et assez difficile. Je n'ai pas fait de digressions, bien que ce soit quelque chose que j'adore, parce que ça aurait été trop long. Au 2/3 de l'album, quand on attaque les mythes - je ne vais pas raconter l'histoire, vous la lirez - ils étaient à fond dedans. C'était assez magique. Il y avait une fille et trois garçons. Ils ont commencé à poser plein de questions très personnelles sur la fabrication de l'album, pourquoi on écrivait ça et comment on revenait à ça, questions que je notais au fur et à mesure et auxquelles, souvent, je ne pouvais pas répondre. Il y avait évidemment des références intertextuelles et un

jour - moi qui suis toujours sensible aux transferts des apprentissages parce que c'est le minimum que je puisse faire dans le cadre de mes fonctions - à la fin de la séance, un élève est revenu en courant avec un album à la main et c'était *Le diable du rocher* qu'il venait d'emprunter à la BCD de l'école et auquel Monsieur Poslaniec fait référence dans son album. Je me suis dit : j'ai fait le lien entre la petite classe et ma classe. Je sentais qu'il se passait quelque chose pour ce gamin ce qui se passait dans la classe et dans la vie. C'était très intéressant, cela nous a permis de lire aussi *Le diable du rocher* par la suite. Quand *L'ogrienne anorexique* a été fini, je vais pour fermer l'album et la petite fille continue à tourner les pages. Un garçon se moque d'elle : « T'arrives à la couverture ! » Elle ferme le livre, elle le pose et à ce moment-là, celui qui s'était moqué d'elle me dit : « Est-ce qu'il y a des bonus dans les albums ? » Sur le coup, je n'ai pas compris ce qu'il me demandait ; en fait, il me demandait des bonus comme sur les DVD. Donc tout comme la petite fille, il en voulait encore. A cette question comme à beaucoup d'autres, je ne savais pas répondre et donc, je leur ai proposé d'écrire à Pef et Poslaniec, pour qu'ils posent eux-mêmes leurs questions. Parallèlement au travail qu'on faisait sur des productions d'écrits favorisés, comme l'écriture d'acrostiches, le travail sur les homophones, des pistes de travail offertes par le bouquin, on a décidé d'écrire aux auteurs et de leur poser des questions. Comme on est tombés sur des gens très civilisés, ils nous ont répondu. Ça a été un grand moment pour eux et un grand moment par rapport à leur retour en classe, tout le travail qu'ils ont produit à travers ces albums, des lectures qu'ils ont faites en périphérie, le travail scolaire qu'on a pu continuer aussi sur la notion de verbe et sur des choses très techniques de la langue. Pour moi, le plus a été cette première piste intertextuelle, le fait de leur dire qu'un livre en amène un autre. Par ricochet on va fréquenter d'autres livres, on va découvrir d'autres gens, on va s'ouvrir. C'est une culture en éventail. Plus, tout le retour à la classe. On a fait une exposition de leurs travaux, de leur correspondance, de leur production d'écrit qui a fait le tour de l'école. Au niveau de leur restauration narcissique d'élèves mauvais, perdus pour la nation, c'était très bon, c'était bon aussi pour les autres. Il s'est passé tout un enchaînement de choses à partir de la simple lecture d'un album difficile pour les élèves.

Martine Martinel

Il me semble qu'il y a beaucoup de sujets intéressants et de questions qui ont été posées, comme sur la littérature, qui est une vaste question. Sur l'enseignement de cette discipline. Brigitte a montré que pour des collègues de Gironde (35 %), cette littérature avait vraiment changé leurs pratiques. Dominique a parlé d'un usage moindre qui apparaîtrait des manuels scolaires et Nadia a posé des questions sur les usages.

Ce serait bien que maintenant, dans la salle, vous ayez le temps de vous exprimer, de réagir et de dire aussi quelles sont vos pratiques. Est-ce que ça a changé ou plombé votre vie ? Etes-vous devenus des lecteurs fervents et convaincus de la littérature de jeunesse ?

Intervention de la salle

Je suis très contente d'être à ce parcours professionnel. Je suis professeur des écoles et je suis en dispo. Pourquoi ? Parce que justement c'est un métier qui m'a posé tellement de questions que j'ai sauté sur l'occasion de prendre un peu de recul, de prendre une dispo pour réfléchir à tout ça. J'entends les éditeurs dire qu'ils publient les livres qu'ils aiment. Mais est-ce qu'on laisse la possibilité aux enfants de dire : j'aime, j'aime pas ; j'ai envie de lire, je n'ai pas envie de lire ? Quelle liberté on leur donne, à ces enfants-là ?

J'ai beaucoup aimé le discours de l'inspectrice, Mme Mzali, qui parlait aussi du développement psychique de l'enfant et de son rapport au monde. Et nous, comment intervenons-nous là-dedans ? C'est délicat. On peut se montrer extrêmement autoritariste, comment échapper au jugement de valeur ? Comment ne pas blesser les enfants avec nos jugements de valeur par rapport à l'écriture.

Par exemple, vous Monsieur, qui nous communiquez les livres que vous nous conseillez, j'ai envie de vous dire en questionnement mais aussi un peu en provocation : est-ce que vous consultez des profs pour choisir vos livres ? Quels partenariats commerciaux y a-t-il avec les éditeurs ? On ne m'a jamais demandé mon avis sur les livres. Comment peut-on choisir les livres tous ensemble ?

Martine Martinel

Peut-être pourriez-vous rassurer cette collègue ?

Christian Poslaniec

Je ne vais pas la rassurer, je vais l'inquiéter davantage. Il y a des réponses à tout ce que vous dites mais ce ne sont pas des réponses simplistes. Je reprends dans l'ordre.

Vous parlez de la liberté des enfants. La liberté des enfants commence à partir du moment où vous leur offrez le choix. Si vous leur dites, voilà, il faut lire ça, ils n'ont pas le choix. Si vous leur proposez 300 titres comme dans la liste du cycle 3, par exemple, ils ont le choix. Quant à savoir s'ils ont le choix de lire ou de ne pas lire, ça, c'est autre chose.

Qu'est-ce que vous leur permettez de construire ? Les adultes peuvent faire des erreurs. Je vous donne un exemple, tout bête. On dit à un gamin : « Regarde le résumé en quatrième de couverture ». Le gamin est sûr qu'il s'agit d'un résumé. Or, il ne s'agit pas d'un résumé, il s'agit d'un texte d'accroche publicitaire rédigé par l'éditeur pour faire acheter le livre, c'est du paratexte éditorial. Le gamin qui, trois fois de suite, a pris un livre en pensant que ce qu'il y a marqué derrière en quatrième de couverture est vrai et qui n'y a pas trouvé son plaisir, eh bien la quatrième fois, il n'y croit plus. Alors que si on lui dit : « Attention, tu vas trouver des informations sur ce qu'il y a à l'intérieur mais c'est un texte d'accroche. Ce n'est pas un résumé », il ira voir à l'intérieur et il ne sera pas déçu. Il jugera sur l'intérieur. Il y a donc effectivement des procédures et des choses à mettre en place. Brigitte Louichon tout à l'heure parlait des classiques scolaires que sont devenus un certain nombre de livres, et c'est très bien. Et puis par ailleurs quand on regarde les pratiques, on s'aperçoit que c'est extrêmement réducteur. Par exemple, *Une histoire à quatre voix* est presque toujours centré sur les voix narratives, c'est un bouquin sur les voix narratives qui est une approche linguistique et littéraire mais il y a plein d'autres choses dedans...

Pour éviter le jugement de valeur apporté par quelqu'un qui n'est pas à l'aise vis-à-vis de ses propres choix, il faut faire chercher aux enfants. Pour *La Reine des fourmis*, par exemple, ils ne sont pas censés connaître la définition d'un roman policier canonique. En revanche, si on attire leur attention sur une autre histoire policière qui fait partie de la liste de cycle 3, publiée chez Hachette, où ce sont des insectes qui enquêtent pareillement, ils vont commencer à dire : on retrouve des choses qui sont similaires. Ils vont commencer à construire un savoir qui ne leur sera pas apporté de l'extérieur.

Et enfin, concernant votre question sur les partenariats commerciaux avec les éditeurs, il n'y a pas de partenariat commercial entre l'Education nationale et les éditeurs. Il y a un partenariat de type pédagogique où l'Education nationale dit : voilà en gros les critères. On ne fait pas la liste des meilleurs bouquins, ce n'est pas notre problème. Ce qui nous intéresse, c'est ce que nous pouvons faire avec les livres, les activités riches et différentes qu'on peut faire avec des livres différents. Les éditeurs nous envoient des livres dans des catégories qui sont définies : albums, BD, poésie, roman, récit illustré et théâtre, après avoir trié dans leur fonds ce qui, d'après eux, correspond aux attentes qu'on a exprimées. A partir de là, il y a un autre travail effectué par la commission de choix. Et dans la commission de choix, il y a des enseignants et d'autres types de professionnels, des chercheurs, des bibliothécaires...

Sandrine Rome

Je suis enseignante et maître formateur et je m'interroge sur l'usage des albums pour apprendre à lire au cycle 2. Il y a des méthodes de lecture qui s'appuient sur des albums pour apprendre le déchiffrement. Ce choix est fait pour motiver les enfants à lire. Je me demande si on ne dénature pas l'objet. Je ne sais pas qui peut m'apporter un éclairage sur cette question.

Nadia Roman

Je partage complètement votre point de vue. Le travail avec le fictionnel ne supporte pas tellement le décorticage et le bricolage. Par contre, les écrits fonctionnels pourraient mieux répondre à ce travail-là. Ils supporteraient beaucoup mieux le décorticage. Dans ces méthodes de lecture, on trouve des petits albums à la portée des enfants dès qu'ils savent lire. Ils sont plus ou moins construits avec les sons et les graphiques que les enfants ont déjà abordés. De cette manière-là, c'est plus enrichissant, mais si c'est pour s'en servir uniquement en recherche - je vois bien à quelle méthode vous pensez - je trouve ça dommage aussi. Ou alors, il faut faire vraiment à côté un apport de lecture d'albums massif pour contrecarrer...

Dominique Korach

Je réponds rapidement parce que j'ai eu la chance d'avoir vécu un peu les deux faces. Je n'ai pas le même regard depuis que je suis dans l'édition de jeunesse, alors que j'étais avant éditeur scolaire. L'album a sa place pleine et entière depuis très longtemps en école maternelle et c'était une chose remarquable avant même toute cette évolution. C'est vrai que des méthodes de lecture très diverses ont émergé. N'oublions pas qu'il y a des programmes mais que les enseignants sont libres de leur pédagogie et que les éditeurs éditent diverses méthodes pour qu'il y ait aussi un choix pour vous.

Il y a eu une génération de méthodes de lecture avec l'écriture d'albums fait sur mesure pour les méthodes de lecture. Je les regarde maintenant avec un œil très critique car on pédagogisait trop quelque chose qui ne devrait pas être pédagogisé à ce stade-là.. Dans la nouvelle génération des méthodes de lecture, l'album va intervenir, mais l'album édité en tant qu'album de jeunesse précédemment et qui va rentrer dans une pratique d'apprentissage de lecture avec sa place pleine et entière d'album. Nous sommes ainsi sollicités en tant qu'éditeur de jeunesse pour prêter les œuvres.

Brigitte Louichon

En fait, il y a deux choses radicalement différentes. Il y a apprendre à lire avec un album, l'album étant un support. Au même titre qu'on peut avoir un manuel, des écrits d'enfants, des albums écrits pour ou pas écrits pour, où en fait, les compétences travaillées sont en général essentiellement de l'ordre du code. Et il y a une autre chose qui me paraît radicalement différente mais souvent confondue à la fois par les éditeurs et par les praticiens, c'est apprendre à lire UN album. Ce qui n'est pas du tout la même chose. Vous aurez beau décoder, identifier les mots de la manière la plus performante qui soit, ce n'est pas avec ça que vous allez lire un texte. Un album, un livre, est essentiellement rempli de blanc. Plus l'album est court, plus l'implicite est fort en général et plus les problèmes sont des problèmes spécifiques à l'écrit dans lesquels on le trouve.

Je crois qu'il faut proscrire l'usage de l'album comme support d'autre chose que sa propre lecture, mais en même temps, développer des apprentissages de lecture d'albums comme on va développer des apprentissages de lecture de romans. Ce qui me permet de rebondir sur un certain nombre de questions qui ont été posées.

Quand on parle d'usage de la littérature à l'école, de la liste pour le cycle 3, de manuels mais pas forcément d'albums, on est dans une littérature scolarisée. Une littérature médiatisée. Quand les livres sont choisis, ils sont choisis pour l'école. Alors, les critères ne sont pas forcément de

type : j'aime ou j'aime pas. L'enseignant va considérer que ce texte-là va lui permettre de poursuivre des objectifs qui sont - je suis désolée de le dire - posés par l'institution. Ces objectifs ont l'avantage de ne pas être seulement du côté de l'identification des mots, nous avons entendu l'inspectrice ce matin avoir un discours très militant sur les enjeux du littéraire. Mais, si l'école veut atteindre ces objectifs-là, il faut qu'elle s'en donne les moyens. Et quand Nadia disait : je plonge, etc., tout son discours révèle une absolue maîtrise professionnelle de choix de textes et de mises en relation de situations pédagogiques. Il faut quand même arrêter de penser qu'à l'école on ne vise pas la contrainte pédagogique. Mais qui vise la construction de sujets lecteurs, de sujets sociaux, de sujets apprenants, etc. Je pense qu'il faut se méfier d'un certain nombre de discours sur la liberté, etc. Oui, bien sûr. Mais quels sont les outils ?

Intervenante dans la salle

Je suis éditrice chez Belin qui est également impliqué dans ce domaine et je voulais apporter une précision. Certaines méthodes de lecture, effectivement, ont choisi comme support des albums de jeunesse mais l'essentiel, c'est que ce soient de véritables albums de jeunesse et pas des textes construits, c'est une évidence. Et que l'approche soit vraiment plurielle, c'est-à-dire qu'on ne soit pas dans un décodage pur ou dans quelque chose d'extrêmement réducteur par rapport à une utilisation scolarisée de l'album.

Deuxième chose, rapport à l'entrée de la littérature de jeunesse à l'école, en tant qu'éditeur scolaire, nous avons bougé sur certaines choses et notamment maintenant, nous sommes davantage dans l'idée d'apprendre aux enfants à comprendre. Parce que, comme vous le disiez, tous les enfants veulent aimer lire, veulent comprendre, veulent être lecteurs, mais parfois, ça n'est plus une évidence pour personne. Et du coup, on ne cherche plus à apprendre aux enfants à comprendre.

Intervenante dans la salle

J'ai une réaction par rapport à ce qui a été dit dans une des premières interventions. Je suis Marguerite Tiberti, éditrice aux éditions du Ricochet. Il ne faudrait pas un instant que vous puissiez penser que nous, éditeurs de littérature de jeunesse, nous pourrions faire des livres qui répondent à la demande de l'Education nationale. Nous choisissons, chacun selon notre goût et, effectivement, des critères de bonne écriture, de bon langage, etc., les auteurs dont nous voulons porter l'œuvre. Ensuite, à vous de repérer ce qui correspond à vos préoccupations. Mais nous ne serions plus éditeurs de littérature de jeunesse si nous préfabriquions les albums qui correspondent à vos attentes !

Autre point, je crois qu'un des aspects de l'usage de l'album dans une classe, c'est d'ouvrir la possibilité d'une conversation. Une conversation peut être légère ou profonde, repartir sur des choses très techniques. Elle peut nous amener à des apprentissages ou à des échanges autour de la philosophie, autour de la sociologie. A partir d'un album de littérature de jeunesse, on peut se poser des questions scientifiques. Ensuite, il faut vous donner, à vous enseignants, en vous incitant à lire beaucoup, la culture générale qu'il est souhaitable de posséder pour répondre à toutes ces digressions et pour être bien à l'aise dans la conversation.

Martine Martinel

Merci. Nous allons conclure. Toutes les questions n'ont pas été abordées, on est un peu frustré malgré ces interventions intéressantes. Tout le monde va avoir envie de lire *L'ogrienne anorexique...* et cela va permettre à chacun de poursuivre une réflexion sur l'album et aussi sur la non instrumentalisation de la littérature de jeunesse.